

Pierre Zucca, joyau méconnu, revient en salle

Quatre longs-métrages du cinéaste français, mort en 1995 à l'âge de 51 ans, ressortent en version restaurée, à l'initiative du distributeur La Traverse

REPRISES

Dans un pavillon de banlieue, le jeune Vincent (Fabrice Luchini) doit dorloter son père, à la fois autoritaire et geignard, capricieux (Michel Bouquet, comme toujours immense dans le rance, la transpiration qui macère). La copine de Vincent (Virginie Thévenet) a beau l'exhorter à larguer papa et à s'installer dans un studio à Paris, il ne parvient pas à se détacher. Papa a ses raisons, n'est-ce pas : il est devenu quasiment aveugle. Autrefois sculpteur respecté, il subsiste en vendant des décorations de jardin, des statues en plâtre, une Antiquité de pacotille. Il traîne en pyjama et robe de chambre, mange du jambon blafard avec les doigts, ne rigole pas sur l'apéritif.

Vincent fait le dos rond. Ah mais tiens, papa voit peut-être toujours très bien. Papa accueille en douce, la nuit venue, une femme aux épaulettes dominatrices (Bernadette Lafont) ou un vieil Allemand, avec qui il échange des bouffées de souvenirs, sur un mode crypté. Ah mais tiens, les petites voisines font découvrir à Vincent, mi-amusées mi-terrifiées, qu'une figure masquée vient rôder aux abords de leur jardin, en arborant une sorte de coiffe africaine – l'un des colifichets qui traînent chez papa.

Tel est le film inaugural de Pierre Zucca (1943-1995), en 1976, au titre dément, comme le reste : *Vincent mit l'âne dans un pré (et s'en vint dans l'autre)*, qui donna un vrai premier rôle à Luchini – encore seulement un personnage secondaire chez Eric Rohmer (1920-

2010). Zucca, précocement rattrapé par la faucheuse, ne réalisera que trois autres longs-métrages. Ils ressortent en salle, en version restaurée, à la valeureuse initiative du distributeur La Traverse. Il faut tous les voir.

Figure de père menteur

Vincent mit l'âne... peut apparaître comme une pièce d'orfèvrerie, une variation française de Lewis Carroll : le personnage de Bernadette Lafont s'appelle Jeanne Dogson – à une lettre près le vrai patronyme de l'auteur d'*Alice au pays des merveilles*, Charles Lutwidge Dodgson. Le film est pourtant aussi autobiographique. C'est une matrice, ou plutôt une « patrice », car, oui, le père de Pierre Zucca a été un sombre boulet. André Zucca (1897-1973), photoreporter de renom avant-guerre, a travaillé pour la propagande nazie sous l'Occupation, vraisemblablement moins par conviction que par hédonisme, et aussi jouissance des pellicules allemandes en couleurs. A la Libération, il passe entre les gouttes mais doit se terrer à Dreux (Eure-et-Loir), où il ouvre un studio de photo familiale et ne cesse, par ailleurs, d'affabuler, sur son passé et pas seulement. Le carrosse est redevenu citrouille, puisque c'est ce que signifie « zucca » en italien. La citrouille se croit toutefois toujours carrosse.

Ici réside l'exception du cinéma de son fils, qui commença lui-même comme photographe, mais de plateau, sur des films de François Truffaut, Jacques Rivette, Jean Eustache, ou sur le

tournage de *Lacombe Lucien* (Louis Malle, 1974), voué au destin d'un jeune collabo, l'année même où expire son géniteur dévoyé. A partir de cette figure de père menteur, sinon damné, il raccorde avec les préoccupations artistiques de son temps, notamment celles du simulacre, des puissances du faux, du toc, mais également avec les replis sucraillés ou nauséux de cette citrouille qu'on appelle la France.

La honte la plus intime devient ainsi chez Zucca un ferment d'étrangeté, sinon de conte, mais aussi un mistigri reversé au pot commun, une monnaie qui s'échange, une image qui passe de main en main, comme les faux billets que l'on trafique dans *Rouge-gorge* (1985). Pris dans ce réseau, Philippe Léotard incarne, face à sa propre fille Laetitia (ici prénommée Reine), un père encore roublard, dissimulateur, et néanmoins couvant.

Rouge-gorge est un splendide condensé de la signalétique des années 1980, ramenée à un ésotérisme de l'artificialité, à un palais des glaces, où zonent des blousons noirs en skaï, où quelques pièces d'or lâchées par mégarde peuvent transformer un lavabo de restaurant en île au trésor.

Femme de pouvoir

Dans l'ultime film de Zucca, *Alouette, je te plumerai* (1988) – encore un titre en forme de compétine, et sous le signe d'un oiseau –, Claude Chabrol endosse le double fictionnel du père. Manipulateur, il a le même nom que le personnage de Michel Bouquet dans *Vincent...* et se joue d'un couple de

jeunes âpres au gain mais bien naïfs, qui l'accueillent chez eux en espérant mettre la main sur son magot, inventé de toutes pièces. Les vautours crédules se font avoir par un coucou, qui est, d'ailleurs, comme le cinéaste, un très sérieux ornithologue amateur.

Avec *Roberte* (1979), son deuxième film, Zucca se choisit un autre père, l'écrivain Pierre Klossowski (1905-2001), lui aussi empreint de perversité, mais intellectuellement ancrée – il en fait le biais même de l'image, cet archaïque jeu de miroirs. Le film adapte la mythologie centrale de l'auteur – cette femme de pouvoir, Roberte, offerte par son mari à qui veut. Y jouent Klossowski lui-même et sa compagne, le modèle de Roberte, Denise Morin-Sinclair.

Roberte est sans doute le dernier film à voir si l'on ne connaît pas Zucca, non parce qu'il est négligeable mais parce qu'il pourrait paraître seulement théorique. Or, Zucca n'a rien d'éthéré. Son prodige tient au fait qu'il renvoie le formalisme apparent à une douleur ou une jouissance profondément inscrite dans la chair, et dès lors partageable. Ce que l'on pourrait appeler la manie – le plus individuel et universel qui soit. ■

HERVÉ AUBRON

Z comme Zucca, rétrospective de quatre films en version restaurée : Vincent mit l'âne dans un pré (et s'en vint dans l'autre) (1976, 1 h 47) ; Roberte (1979, 1 h 44) ; Rouge-gorge (1985, 1 h 40) ; Alouette, je te plumerai (1988, 1 h 30).

RESSORTIES DVD LIVRES



Vincent mit l'âne dans un pré (et s'en vint dans l'autre) (1975).

RESSORTIE

« Z comme Zucca »

Versions restaurées en salles le 18 mars :

Vincent mit l'âne dans un pré (et s'en vint dans l'autre) (1975), *Roberte* (1979),

Rouge-gorge (1985), *Alouette, je te plumerai* (1988).

Il y a deux façons de cadrer une enseigne lumineuse dans *Rouge-gorge* : une première, en plan fixe, avec le meneau de la fenêtre qui cache le premier « R », permettant de lire « A-MOR ». Une seconde, d'abord en plan fixe masquant cette fois-ci le « A », « RMOR », jusqu'à ce qu'un travelling avant donne à voir : « ARMOR ». Amour et remords (ou re-morts) possibles, une histoire parallèle se glisse dans le récit simple, fait de petites frappes qui écoulent des faux billets, d'oiseaux de malheur qui dirigent le réseau derrière une devanture d'agence de voyages qui ne paie pas de mine, et d'une pièce maîtresse comme dans les échecs : une fille, Reine de son

prénom, étudiante qui prépare le concours de l'École des chartes (Laetitia Léotard) et découvre les malversations de son père pourtant si aimant, si généreux, mais ne pipant mot de sa vie passée.

L'*armor*, chez les Bretons, c'est le littoral, par opposition à l'*argoat* (l'intérieur des terres). Dans *Rouge-gorge*, tout se passe à Paris, et principalement dans le quartier de Montparnasse, mais tout est échappée, tournée vers l'ouest : un des malfrats que l'on suit dans ses aventures (interprété par Jérôme Zucca, fils du cinéaste) veut partir « à Deauville, à Saint-Malo ; à la mer, quoi ! » ; une secrétaire et amante (Victoria Abril, géniale en laissée-pour-compte naïve) entonne a cappella « Johnny Palmer » : tout un programme, tant les paroles de la chanson pourraient coller au personnage de Louis Ducasse (Philippe Léotard). Vertige des spéculations ludiques avec les noms et les récits, Ducasse (le vrai patronyme de Lautréamont) se mêle à Stevenson (*L'Île au trésor* et *Jekyll* sont cités) qu'évoquent des tableaux du genre marine, une *Histoire des aventuriers flibustiers* lue par l'héroïne ou des cigarettes Player's Navy Cut.

RESSORTIES / DVD / LIVRES

De jeux de mots en images dans le tapis, Pierre Zucca a en partage un esprit baroque à la Raoul Ruiz et une saugrenuité à la Jean-Claude Biette, même si son cinéma ne ressemble en rien aux leurs. Il fut, en quatre longs métrages (et des programmes pour la télévision trop méconnus), autant un créateur de formes qu'un fabuliste. Il démontre qu'il y a mille façons de jouer avec des psychés ou tout autre miroir, de composer avec des travellings stupéfiants (l'ouverture de *Roberte*, par exemple). Ses contes sont torves et retors, les mouvements des corps le disputent aux tenues vestimentaires et aux décors, les déplacements achoppent sur les dialogues et l'on s'emporte pour un rien (Fabrice Luchini fait très bien l'emmerdeur dans trois des films). Dans *Roberte*, adaptation de et avec Pierre Klossowski (*Roberte ce soir* et *La Révocation de l'édit de Nantes*), le synopsis est implacable : « Pour obéir aux exigences de son époux, Roberte accepte de jouer le rôle d'une femme imaginaire dont la personnalité la révolte et la trouble si profondément qu'en voulant s'en libérer, elle l'incarne. » Dans ce cabinet de curiosités fétichistes, on évolue en trompe-l'œil ; mais c'est aussi vrai des récits plus réalistes qui prennent des détours hermétiques, avec cet usage si singulier de la profondeur de champ et cette façon de feuilleter le plan en plusieurs couches.

« Quand Zucca regarde, la réalité se décompose en myriades de tableaux vivants. On succombe à leur éclat. On s'y noie », écrivait Louis Skorecki. Car Zucca, fin amateur d'ornithologie, est obsédé par le regard et les questions morales qui lui sont inhérentes, d'où la mise en scène de personnages voyeurs et jouisseurs : c'est le sujet de *Roberte*, comme d'*Alouette*, je te plumerai avec Pierre Vergne (Claude Chabrol) en trouble-fête,

qui traîne ses guêtres à Honfleur et trompe son monde, y compris la si aimable aide-soignante, Françoise (Valérie Allain), qui tombe sous son charme. Ce vieux roublard s'invente ici un pseudonyme (Charles Williams, sans doute du nom de l'auteur américain de romans policiers), là où Ducasse, dans *Rouge-gorge*, s'appelait, en réalité, Charles Perrault...

Des quatre films qu'il a pu réaliser et qui ressortent en copie restaurée, *Rouge-gorge* est le moins connu mais sans doute le plus maîtrisé dans son récit et dans son style – l'usage de la *Rapsodie espagnole* de Ravel, comme une houle soufflant sur son histoire de matelots en pleine capitale, lui donne ses airs déconcertants, et les échelles basculent : de la miniaturisation des bateaux au vertige imposé par la tour Montparnasse quand on est à ses pieds, érigée comme le grand phare du bassin parisien. *Roberte*, grotesque et cérébral, incarne le royaume du simulacre par excellence. *Alouette* est hilarant (parmi des dizaines de ressorts comiques, la Clairette de Die qu'on sort de la cave pour fêter le don du bracelet, bijou-fantaisie que Vergne fait passer pour de l'or et des diamants) et allie magnifiquement le travail de la lumière à celui de la parole : une ombre passe sur la moitié du visage de Françoise au moment où elle ment en disant ne pas avoir lu la lettre adressée au redoutable Vergne, signée par son fils.

Car, à tout seigneur tout honneur : *Vincent mit l'âne dans un pré (et s'en vint dans l'autre)* est déjà un coup de maître, et Vincent, le fils justement (le jeune Luchini d'avant *Perceval le Gallois*), ne maîtrise pas bien ses émotions tant il est ballotté par les faux-semblants du père (qui se nomme aussi Pierre Vergne, mais est incarné par Michel Bouquet). Toutes ces apparences, de simulations

© LA TRAVERSE



Rouge-gorge (1985).



Le secret le mieux gardé du...

Cinéma français des années 70-80

Ce 18 mars ressortent enfin les films du célèbre photographe de plateau Pierre Zucca, explorations mi-amusées mi-anxieuses du mensonge généralisé mais aussi jeux de piste mariant le vaudeville léger avec une inquiétude de thriller. PAR GILLES ESPOSITO

C'est l'histoire d'un paradoxe. Photographe de plateau le plus couru du cinéma français (entre autres pour Rivette, Truffaut ou Chabrol), Pierre Zucca n'aura eu qu'une courte carrière de réalisateur, forte de seulement quatre longs-métrages. Des films longtemps difficiles à voir, devenus l'objet d'un culte souterrain voué par de petites chapelles d'inconditionnels. Voici un destin étrangement raccord avec une œuvre axée sur les secrets, les passages dérobés et les chausse-trappes narratifs. Si l'on excepte *Roberte* (1979), essai érotico-littéraire adapté de Pierre Klossowski, ses autres films s'épanouissent dans des zones autobiographiques.

Pierre Zucca est devenu photographe à la suite de son père André Zucca, réquisitionné par les nazis pour prendre des clichés riants de Paris sous l'Occupation. Ayant échappé à l'épuration, le papa se fera oublier en ouvrant une boutique de photo dans une petite ville de province. Difficile de ne pas en voir un écho dans le fondateur *Vincent mit l'âne dans un pré (et s'en vint dans l'autre)* (1975), où un jeune homme au caractère insupportable, naturellement joué par Fabrice Luchini, essaie de s'émanciper de son père (Michel Bouquet), sculpteur frappé de cécité. Le pot aux roses est dévoilé d'emblée : l'artiste se fait passer pour aveugle afin de faire oublier un passé trouble et son fils en joue plus qu'il ne l'ignore. Vincent

multiplie lui-même les bobards, tout comme sa petite amie est forcée de lui mentir pour tromper sa jalousie malade. Ainsi, les films de Zucca seront des « hommages à tous les menteurs », expériences indéfinissables mêlant légèreté du badinage et atmosphères à moitié inquiétantes.

Faux-semblants

Alouette je te plumerai (1988) constitue une sorte de suite, à la faveur d'un changement d'interprètes. Désormais interprété par Claude Chabrol, le sculpteur faussement aveugle réapparaît dans une maison de retraite d'où il s'extirpe en s'installant chez une infirmière, à qui il a promis un héritage imaginaire. Là aussi vite découvert, tandis que plane encore l'ombre de la collaboration à travers certaines allusions, le vieillard ne s'empêche pas de vivre comme un irrésistible jouisseur, l'univers de Zucca étant aussi une réflexion sur la notion du jeu et des faux-semblants comme sources de séduction. D'où l'indulgence ironique de personnages féminins qui, au fond, ne sont pas dupes des hommes escrocs. Toutes choses encore présentes dans *Rouge-gorge* (1985) où, en enquêtant sur un père aux activités louches (Philippe Léotard), l'héroïne (jouée par la fille de l'acteur, Laetitia Léotard) s'attache à un jeune marginal (là, c'est le fiston Zucca) sur fond de trafic de faux billets. Une scène, peut-être la plus belle de Zucca, voit Philippe Léotard jeter des pièces d'or dans un lavabo ; moins pour leur valeur que pour la beauté du geste. Le tout est comme un jeu de piste ésotérique qui peut évoquer Jacques Rivette, mais s'en distingue par un aspect autrement plus concret. À revoir le film aujourd'hui, on est frappé par la captation documentaire du Paris des années 80. Pierre Zucca ne leur survivra que de quelques années : il meurt en 1995, âgé de 51 ans. •

en sournoiseries, donnent des airs louches aux choses et donc au dispositif narratif et à la mise en scène, comme si elles étaient régies par des lois biaisées, voire secrètes. Mais la force de Zucca est de faire de tous ces mystères une légèreté. Rien n'est grave dans ses films, tout y est agile et gracieux comme le pluvier guignard.

Philippe Fauvel

UN PORTRAIT
PUISSANT DE L'INDE
D'AUJOURD'HUI

FRANCE INFO

UNE FRESQUE
BOULEVERSANTE
SUR L'AMITIÉ

LES ÉCHOS

FESTIVAL DE CANNES
SÉLECTION OFFICIELLE 2025
UN CERTAIN REGARDISHAAN
KHATTERVISHAL
JETHWAJANHVI
KAPOORUNE JEUNESSE
INDIENNEUN FILM DE
NEERAJ GHAYWAN

LE 25 MARS AU CINÉMA

LA CROIX

Courrier
international

CINÉMA

Vincent mit l'âne
dans un pré (et s'en
vint dans l'autre),
avec Fabrice Luchini,
tout jeune mais déjà
avec le verbe haut.



REPRISES

Proche de la Nouvelle Vague, Pierre Zucca a réalisé des films riches en personnages douteux et énigmatiques.

Drôle de zigue ce Zucca. Les cinéphiles se souviennent peut-être de son crâne rasé et de son col roulé beige dans *La Nuit américaine* (1972), où François Truffaut lui avait confié le rôle de Pierrot, le photographe du film dans le film. Avant de devenir lui-même réalisateur d'une poignée de longs métrages aussi rares qu'élégamment pervers, repris en salles cette semaine, **Pierre Zucca** (1943-1995) débute comme photographe de plateau en 1963, sur le tournage de *Judex*, de Georges Franju. Mais c'est auprès des réalisateurs de la bande des *Cahiers du cinéma* — Rivette, Chabrol, et surtout Truffaut — que Zucca se fera un prénom.

Car Pierre est le fils du photographe André Zucca, collaborateur de la revue nazie *Signal* qui publie ses clichés en couleurs d'un Paris occupé. Indignité paternelle qui rejaillit dans les films du fils, avec des personnages de pères charismatiques mais encombrants qui cultivent un goût pour le mystère, voire le mensonge, autre fil rouge. Ainsi Michel Bouquet, le sculpteur aveugle qui embobine un Fabrice Luchini tout jeunot mais déjà hâbleur dans **Vincent mit l'âne dans un pré (et s'en vint dans l'autre)** (1976). Ou encore le Philippe Léotard du méconnu **Rouge-Gorge** (1985) dont la propre fille fricote avec une bande de motards de Montparnasse pour tenter de percer le secret d'un père aventurier. Si le très culte et fétichiste **Roberte** (1978) et son épouse éponyme prostituée par un mari collabo nous a semblé un peu daté, il n'en est rien du savoureux **Alouette, je te plumerai** (1988), avec un Claude Chabrol absolument génial dans un rôle de vieux coucou et faux pigeon hébergé par un couple de jeunes mariés (Luchini, encore lui, et la divine Valérie Allain) qui convoite son héritage. Il y a du Rohmer dans ce conte moral où chacun croit duper le voisin. Mais du Rohmer un peu sale, où les jeunes filles en fleur ouvrent leur peignoir aux vieillards. Zucca meurt à 51 ans avant d'avoir pu tourner sa version de *L'Astrée*, d'Honoré d'Urfé. Rohmer a repris le flambeau et lui a dédié son dernier film. ▶ Jérémie Couston

| En salles.



Bernadette Lafont dans *Vincent mit l'âne dans un pré (et s'en vint dans l'autre)*, 1975.

Jouer POUR CACHER SON JEU

CINÉMA

VINCENT MIT L'ÂNE DANS UN PRÉ (ET S'EN VINT DANS L'AUTRE) / ROBERTE / ROUGE-GORGE / ALOUETTE, JE TE PLUMERAI / Pierre Zucca

Les quatre longs métrages de fiction de Pierre Zucca ressortent en version restaurée.

Quand on évoque les cinéastes nés dans le sillage de la Nouvelle Vague, Pierre Zucca est un nom qui revient régulièrement sans pour autant qu'il soit reconnu à l'instar d'un Jean Eustache, d'une Chantal Akerman ou d'un Jean-François Stevénil. La faute, notamment, à sa mort précoce, à 51 ans en 1995, après avoir réalisé quatre longs métrages de fiction et quelques autres films (courts, documentaire ou pour la télévision). Sans doute, cette présence un peu secrète, clandestine, ne lui aurait pas déplu, tant il a aimé écrire des intrigues avec des personnages aux identités imprécises. Mais la postérité doit rendre justice à ce cinéaste qui était un artiste jusqu'au bout des ongles. D'où la ressortie bienvenue de ses longs métrages de fiction (en version restaurée) : *Vincent mit l'âne dans un pré (et s'en vint dans l'autre)* (1975), *Roberte* (1979), *Rouge-gorge* (1985), et *Alouette, je te plumerai* (1988).

Il n'a pas fallu longtemps à Pierre Zucca pour créer un univers formel et thématique cohérent. *Vincent mit l'âne dans un pré...* et *Alouette, je te plumerai* sont même construits en miroir. Entre autres échos, on retrouve dans ces deux films deux pères semblables, l'un se prétendant aveugle, l'autre malade, portant le même nom, Pierre Vergne, dont le passé pendant l'Occupation est plus que douteux. Cette inclination pour les personnages interlopes (comme on dit chez Modiano) n'est pas étrangère au fait que le propre père du cinéaste, le photographe André Zucca, ait collaboré en publiant dans les journaux de l'occupant qui le fournissait – lui, et lui seul – en pellicules couleur.

L'univers de Pierre Zucca multiplie les signes, dont un exemple est offert ne serait-ce que dans l'intitulé des quatre films : trois d'entre eux comportent un nom d'animal. Mais ces signes ne conduisent pas forcément vers une piste repérable. On a plutôt affaire, chez lui, à un écheveau de sens. Comme

le cinéaste le disait dans une émission de radio au moment de la sortie de *Roberte* : « *Le monde extérieur me semble organisé de façon de plus en plus incompréhensible par des spécialistes au langage initié. Et si je m'amuse à reprendre des paroles qui pour moi n'ont pas de sens, c'est avec une rigueur qui essaie de démonter des mécanismes (1).* »

Un propos qui signifie surtout que montrer l'impénétrable – le réel – ne peut tenter de se faire sans composition (Pierre Zucca est photographe à l'origine) ni artifice. Ce terme, non péjoratif, est à prendre en son étymologie, qui conjugue « art » et « faire » ; et au sens du langage commun, associant artifice à « faux », qu'il s'agit d'entendre ici comme un immense désir de fiction. Résultat : des films non pas esthétiques ou abscons, mais impossibles à réduire à une anecdote, totalement imprévisibles et flirtant souvent avec un humour inquiétant.

Alouette, je te plumerai est celui dont la dimension grinçante est la plus évidente. Dans la peau d'un malade imaginaire sans le sou donnant l'illusion d'être riche, Claude Chabrol est saisissant – et très drôle – en manipulateur, faisant tomber dans son piège un couple : l'homme (Fabrice Luchini) est dupe et intéressé ; la jeune femme (Valérie Allain) entre, quant à elle, dans une relation plus complexe avec le vieil excentrique. La question de l'emprise et de qui détient les règles du jeu est au cœur de ce cinéma. C'est même l'un des sujets de *Roberte*, adaptation du roman de Pierre Klossowski (acteur dans le film), dont Pierre Zucca était très proche.

Le fantasme y est aussi un élément important, en particulier celui qu'on génère les yeux ouverts. C'est le cas par exemple de la fille (Laetitia Léotard) de Louis Ducasse (Philippe Léotard) dans *Rouge-gorge*, qui voit son père en riche aventurier. Ou, dans *Vincent mit l'âne dans un pré...*, de Vincent (Fabrice Luchini), nourissant moult soupçons envers la maîtresse (Bernadette Lafont) de son père (Michel Bouquet). On notera au passage l'excellence des castings. Une des qualités, parmi bien d'autres, des films de Pierre Zucca. ● CHRISTOPHE KANTCHEFF

[1] « Le Cinéma des cinéastes », France Culture, 1979.

Rouge-Gorge

Laissée seule par son paternel, la jeune Reine se met à enquêter sur ce qu'il cache. Elle reçoit la visite de sa sémillante secrétaire et se laisse fasciner par une bande de motards, dont elle recueille un blessé.

« Rouge-gorge », comme une cicatrice infamante au cou, ou comme le rubis offert par le père ? Ce film de 1984 à la fois limpide et insolite de Pierre Zucca (1943-1995) donne le grand plaisir de voir jouer Philippe Léotard avec sa fille Laetitia, d'une parfaite finesse, dont on regrette qu'elle n'ait pas tourné davantage. Victoria Abril y resplendit également. Et le jeune Fabrice Luchini se montre impayable en ami transi et jaloux. Ressortent aussi les trois autres longs-métrages de cet oiseau rare, dont « Alouette je te plumerai » (1988), avec Claude Chabrol. — **D. F.**



Plan large

Par Antoine Guillot

+ Suivre

Retrospective Pierre Zucca, avec Philippe Le Guay

C'est un cinéaste qui restait jusqu'à présent un secret bien gardé entre cinéphiles que nous vous invitons à découvrir : **Pierre Zucca**, cinéaste fauché en plein vol par son décès soudain, en 1995. Le grand photographe de plateau qu'il était a laissé quatre longs métrages, aux titres de devinettes et chansons enfantines : *Vincent mit l'âne dans un pré (et s'en vint dans l'autre)*, *Rouge-gorge* et *Alouette, je te plumerai*. Et puis le très curieux *Roberte*. Le cinéaste **Philippe Le Guay**, qui était son ami et toujours son admirateur, nous parle de ces films si singuliers, invisibles depuis longtemps, et qui ressurgissent enfin en copie restaurée.

"J'ai beaucoup de mal à universaliser le parcours d'un cinéaste aussi intimement personnel que celui de Pierre. Il est sans doute davantage un héritier que quelqu'un qui va susciter un nouvel héritage. Il a connu intimement, dans le travail-même, tous les cinéastes de la Nouvelle Vague : Truffaut, Chabrol, Rivette. Godard est peut-être le seul avec lequel il n'ait pas travaillé. Il est à cette frontière. Et j'ai l'impression que son héritage est du côté de l'enfance : ses personnages ne travaillent pas, ils sont dans une sexualité relativement ambiguë, qui n'est pas aboutie. Il y a chez eux une sorte d'adolescence prolongée et qui est d'ailleurs celle qui émanait de la personnalité de Pierre lui-même comme une sorte d'éternel jeune homme merveilleusement délicat, attentif, et généreux. Ce qui me frappe dans sa filmographie, c'est aussi ce quelque chose d'enfantin dans la mise en scène, d'absolument ludique et de bienveillant, comme les enfants qui jouent à poser des petits soldats, des figures qui après, éventuellement, deviennent des personnages."



"Vincent mit l'âne dans un pré (et s'en vint dans l'autre)", de Pierre Zucca (1976) - La Traverse

RÉÉCOUTER L'ÉMISSION

"Vincent mit l'âne dans un pré, c'est pour moi vraiment la clé de son univers. C'est le moment où quelque chose se déploie. Il y a la présence de Fabrice Lucchini qui, évidemment, me touche, de manière intime et personnelle. C'est comme une sorte de promesse ouverte sur une œuvre à venir. Et on se prend à rêver à ce qu'aurait été sa filmographie s'il avait continué à faire des films."

À noter : Les films de Pierre Zucca, c'est à voir, en salle et en versions restaurées, depuis mercredi. Vous pouvez à cette occasion retrouver sur [LaCinetek](#) un focus sur les coulisses du cinéma, avec des films tirés de la liste des cinquante préférés de Philippe Le Guay, et deux films dont Pierre Zucca avait photographié le tournage : *La Religieuse*, et *L'Amour fou*, tous deux de Jacques Rivette.



REVOIR L'ÉMISSION

